

Des cliniques pour riches au biohacking, le lucratif marché de la longévité

LE BUSINESS DE LA JEUNESSE ÉTERNELLE 12 L'aspiration à vieillir en bonne santé et à repousser la mort alimente une industrie florissante, des compléments alimentaires aux traitements high-tech dont s'entichent les apôtres du « techno-optimisme »

Elle avait 122 ans, 5 mois et 14 jours. Près de vingt-huit ans après sa mort, les secrets de la longévité exceptionnelle de l'Arlésienne Jeanne Calment, morte le 4 août 1997, demeurent encore un mystère. Au point d'alimenter les hypothèses les plus fantasques, comme celle soutenue en 2019 par deux chercheurs russes, Valeri Novosselov et Nikolai Zak, qui affirmaient que l'ex-doyenne de l'humanité avait en réalité rendu l'âme en 1934, sa fille ayant alors usurpé l'identité de sa défunte mère pour échapper aux impôts de succession.

Les arguments des deux chercheurs pour étayer leurs propos sont plutôt minces, et très vite, leur thèse est balayée. Mais l'affaire, lors de sa sortie, fait énormément de bruit. Les journaux du monde entier se passionnent pour l'« énigme Jeanne Calment ». Car qui, au fond, n'a jamais rêvé d'atteindre, et même de surpasser, un âge aussi avancé ?

La quête de longévité et, avec elle, celle, plus fantasmagorique, d'une jeunesse éternelle, n'a jamais été aussi populaire. Il faut dire que le nombre croissant de centenaires depuis un demi-siècle offre de quoi nourrir quelques solides espoirs. En 1975, la France en comptait 1149, selon les données de l'Insee. Aujourd'hui, ils sont plus de 31 000. L'augmentation constante de leur nombre a d'ailleurs conduit à la création d'un nouveau terme dans les années 1990, les « supercentenaires », pour désigner les trompe-la-mort affichant plus de 110 printemps.

Autant de raisons de croire à de très lointains lendemains qui chantent. Certes, scientifiques, statisticiens et démographes s'échar-

pent depuis de longues années sur l'existence d'une limite biologique de l'être humain. Certains estiment ainsi que la probabilité de dépasser un jour 125 ans est extrêmement faible, jugeant que l'homme a, en quelque sorte, atteint son plafond de verre. Mais si, jusqu'à présent, les chiffres semblent leur donner raison, le record d'âge établi par Jeanne Calment demeurant inégalé, rien ne permet non plus d'affirmer que cette frontière ne sera pas un jour franchie.

CRYOGÉNISÉ À SA MORT

Vivre cent cinquante ans ? Mille ans ? Voir éternellement ? Chacun y va de son pronostic et de ses folles espérances. Dans la Silicon Valley, les apôtres du « techno-optimisme », convaincus que les progrès technologiques résoudront les problèmes de l'humanité, croient dur comme fer qu'ils parviendront un jour à vaincre la mort. Leurs promoteurs fortunés déboursent de fortes sommes pour alimenter la recherche scientifique à cet effet, et financent une ribambelle de jeunes biotechs en quête d'un remède au vieillissement.

Dans la baie de San Francisco, les milliardaires de la tech sont tellement persuadés que l'immortalité est à portée de main que certains, comme Peter Thiel, le cofondateur de PayPal et de Palantir, prévoient de se faire cryogéniser à leur décès, dans l'espoir d'être décongelés le jour où un remède sera trouvé. À Scottsdale, dans la banlieue de Phoenix (Arizona) où est installée la fondation Alcor, spécialisée dans ce domaine, le corps de Hal Finney, l'un des pionniers du bitcoin, mort en 2014, y repose déjà dans un caisson, aux côtés de 200 autres cadavres.

D'autres, à coups de régimes drastiques et de thérapies expérimentales plus ou moins fondées scientifiquement, tentent par tous les moyens de repousser l'inévitable. C'est le cas de Bryan Johnson, objet en janvier d'un documentaire sur Netflix intitulé *Don't die. L'homme qui voulait être éternel*. Pour y parvenir, cet entrepreneur de 47 ans est allé jusqu'à s'injecter le sang de son fils sous les yeux des caméras – une pratique controversée, compte tenu de l'absence de preuves académiques de son efficacité sur l'homme.

Au sein des laboratoires publics, la recherche académique, malgré des financements peu abondants, foisonne depuis une vingtaine d'années, élargissant le champ des possibles grâce à une meilleure compréhension des mécanismes liés au vieillissement. Des éditeurs scientifiques de premier plan, tels qu'Elsevier (l'éditeur historique de *The Lancet*) ou Springer Nature, ont ainsi lancé, en 2020, des revues spécialisées, *The Lancet Healthy Longevity* et *Nature Aging*.

« Le vieillissement était autrefois un domaine assez marginal. On ne le considérait pas comme une biologie sérieuse. Aujourd'hui, grâce aux outils modernes, nous pouvons en faire une science plus approfondie », observait en 2024, à l'occasion de la parution de son livre *Why We Die. The New Science of Ageing and Longevity*, le biologiste moléculaire Venki Ramakrishnan, Prix Nobel de chimie en 2009, auprès de l'*Uchicago News*, la revue en ligne de l'université de Chicago.

Cette effervescence s'est accompagnée d'une montée en puissance de l'industrie anti-âge ces dernières années, sans qu'on puisse réellement en apprécier l'ampleur en matière



de chiffre d'affaires, tant celle-ci essaime dans différents secteurs, de la vente de compléments alimentaires aux vertus antiviellissement supposées à celles de saunas équipés de lumière infrarouge, ou de tests ADN. Et tout cela, paradoxalement, sans qu'aucun médicament ou traitement n'ait encore été trouvé.

Ainsi prolifère en ligne, sans grande régulation, parfois même sans vérification de leurs conditions de production, une offre de compléments alimentaires à base de spermidine, quercétine, resvératrol, fisétine, ashwagandha ou encore de nicotinamide adénine

Ces milliardaires qui rêvent de vaincre la mort

Dans la Silicon Valley, les plus fortunés sont de plus en plus nombreux à financer la recherche dans l'espoir d'enterrer la Grande Faucheuse

San Francisco, Prague, Cannes, Hongkong, Singapour... Vitalik Buterin, 31 ans, est un habitué des vols long-courriers. Lorsqu'il parcourt le monde de conférences en séminaires, le cofondateur de la plateforme de blockchain Ethereum, à l'origine de la cryptomonnaie ether, l'une des plus utilisées après le bitcoin, voyage léger : un ordinateur portable, une trousse de toilette, quelques vêtements, ainsi qu'un kit contenant « une combinaison de divers médicaments prolongeant la vie ». Parmi eux, des vitamines, mais aussi de la metformine (un antidiabétique) et de l'ashwagandha (une plante originaire d'Inde), réputés chez les adeptes de la médecine de longévité pour leurs supposées vertus anti-âge.

Le Canadien d'origine russe est tombé dans la marmite de la longévité à l'adolescence, période à laquelle il a notamment lu *Ending Aging*, ouvrage de 2007 du scientifique britannique controversé Aubrey de Grey, qui affirme qu'en réparant les dommages du vieillissement, l'homme pourrait espérer, d'ici à quelques décennies, vivre plus de mille ans. For-

tune faite, Vitalik Buterin est devenu un bailleur de fonds de la recherche anti-âge. En 2018, il a fait don de 2,4 millions de dollars (2,1 millions d'euros à l'époque) en ether à la fondation américaine SENS Research.

Il a également financé la Fondation Methuselah, qui soutient la recherche sur la longévité, et fut à l'initiative en 2023 de Zuzalu, une communauté éphémère installée au Monténégro, où se sont rassemblés pendant deux mois des entrepreneurs de la biotech, des scientifiques et des investisseurs en cryptomonnaie pour débattre des moyens de contrer le vieillissement. « Le vieillissement est un désastre humanitaire qui tue tous les deux ans autant de personnes que la seconde guerre mondiale, et qui, avant même de tuer, affaiblit les gens et pèse sur les systèmes sociaux et les familles. Mettons-y un terme », écrivait-il sur le réseau social Twitter (devenu X) en mars 2020.

Il n'est pas le seul à vouloir enterrer la Grande Faucheuse. Dans la Silicon Valley, les aspirants trompe-la-mort fortunés, imprégnés des idées transhumanistes très populaires dans la baie de San

Francisco, sont de plus en plus nombreux à adopter les pratiques à la mode des biohackers, à l'image du jeûne intermittent, et à financer la recherche. En témoignent les nombreuses fondations et biotech soutenues par de riches patrons de la tech.

Peter Thiel, cofondateur de PayPal et de Palantir, a ainsi investi dans Unity Biotechnology à son lancement, en 2016, une société développant des sénolytiques, des médicaments ciblant l'élimination des cellules sénescences. Le multimilliardaire, qui projette de se faire cryogéniser après son décès, a très tôt investi dans la

MARK ZUCKERBERG A PROMIS D'INVESTIR 3 MILLIARDS DE DOLLARS DANS LA FONDATION LANCÉE AVEC SON ÉPOUSE, PRISCILLA CHAN, DANS LE BUT DE GUÉRIR « TOUTES LES MALADIES »

longévité. En 2008, Founders Fund, son fonds de capital-risque, avait misé sur la biotech Halcyon Molecular, disparue en 2014.

« Je m'oppose aux impôts confiscatoires, aux collectifs totalitaires et à l'idéologie de la mort inévitable de chaque individu », expliquait-il dans un article en ligne, « The Education of a Libertarian » (« L'éducation d'un libertarien »), en 2009. En 2013, Larry Page, cofondateur de Google, présentait de son côté la naissance de Calico Labs, nouvelle filiale du groupe de technologie, centrée sur « la santé, le bien-être, et la longévité ».

Portés par l'idée que la mort ne serait pas une fatalité, mais un processus biologique guérissable dont l'innovation technologique pourrait venir à bout, à condition d'y consacrer les ressources suffisantes, les milliardaires de la tech sont de plus en plus nombreux à délier les cordons de leurs bourses pour y parvenir.

Jeff Bezos, fondateur d'Amazon, qui, comme Peter Thiel, a investi dans Unity Biotechnology, a également contribué au lancement, en 2021, d'Altos Labs, l'une des biotechs les plus en vue du moment dans le domaine, et aussi

l'une des mieux financées (elle comptait 3 milliards de dollars en banque à ses débuts).

Sam Altman, le patron d'OpenAI, a, lui, parié sur Retro Biosciences. En 2020, l'entrepreneur a fourni l'intégralité du premier tour de financement de la biotech, d'un montant de 180 millions de dollars, selon la revue du Massachusetts Institute of Technology.

Reprogrammation épigénétique

Et la liste ne s'arrête pas là. Le milliardaire Brian Armstrong, à la tête de Coinbase, une plateforme d'échange de cryptomonnaies, est aussi le cofondateur de NewLimit, dont l'objectif est le développement de « médicaments de reprogrammation épigénétique » afin de « prolonger la durée de vie en bonne santé ». Celui-ci a également effectué une donation au Dog Aging Project, qui ambitionne de mener des essais cliniques pour déterminer si la rapamycine (un immunosuppresseur) peut ralentir le vieillissement chez les chiens.

Le PDG de Meta, Mark Zuckerberg, a de son côté promis d'investir 3 milliards de dollars sur dix ans dans la Chan Zuckerberg

Initiative, la fondation qu'il a lancée avec son épouse, Priscilla Chan, dans le but de prévenir et de guérir « toutes les maladies ». Le couple, au côté de Sergey Brin, cofondateur de Google, d'Anne Wojcicki, cofondatrice de la start-up 23andMe, ou encore de Jack Ma, fondateur d'Alibaba, avait déjà, en 2013, été à l'initiative de la création du Breakthrough Prize in Life Sciences, un prix de plusieurs millions de dollars récompensant « les avancées transformatrices » dans la « prolongation de la vie humaine ».

L'Europe, à un échelon plus modeste, a aussi ses champions. Au Royaume-Uni, le milliardaire britannique Jim Mellon a lancé la biotech Juvenescence. Outre-Rhin, l'homme d'affaires allemand Christian Angermayer, connu pour avoir joué les intermédiaires entre SoftBank et Wirecard, est à l'origine de deux biotechs travaillant sur la longévité, la suisse Centenara Labs et l'américaine Cambrian Bio. En Suède, Daniel Ek, fondateur de Spotify, s'est lancé avec Neko Health, une start-up proposant des bilans de santé préventive. ■

ZELIHA CHAFFIN



CHIARA DATTOLA

Sur Internet, les méthodes miracles des influenceurs

Le biohacking, qui consiste à optimiser sa santé pour ralentir le vieillissement, connaît un engouement sur les réseaux sociaux

Tous les jours, il se lève à 5 heures, s'astreint à une série d'exercices physiques, effectue une batterie d'exams pour suivre l'évolution de ses paramètres biologiques, avale une centaine de pilules, enchaîne les séances de luminothérapie, d'oxygénothérapie hyperbare (une méthode d'administration importante d'oxygène) ou encore de thérapie par ondes de choc sur le pénis ou sur les articulations, et suit un régime végétalien draconien lui imposant d'ingurgiter l'intégralité de ses apports caloriques journaliers avant 11 heures. Cette routine anti-âge réglée comme du papier à musique, excessive, voire délirante, c'est celle de Bryan Johnson, 47 ans.

Visage lisse quelque peu figé, silhouette sèche et élancée, cet homme d'affaires américain, qui se présente avec autodérision sur TikTok comme « le fou qui essaie de ne pas mourir », est devenu il y a deux ans le symbole du « biohacking ». Dans une version poussée à l'extrême : sa quête obsessionnelle d'éternité a conduit l'entrepreneur à se faire transfuser en 2023 du sang de son fils, alors âgé de 17 ans, dans l'espoir que celui-ci le rajeunirait. Une pratique controversée et déconseillée par les autorités de santé outre-Atlantique, compte tenu du manque de preuves cliniques de son efficacité sur l'homme. Ce quotidien hors normes, suivi notamment par 1,9 million d'abonnés sur Instagram, lui a valu les honneurs d'un documentaire sur Netflix.

Montres, capteurs et IRM

Né aux États-Unis il y a une vingtaine d'années, le biohacking consiste à optimiser sa santé dans l'objectif de ralentir son vieillissement, en misant sur l'autoexpérimentation. Le corps est un laboratoire dont on ajuste les paramètres, en adaptant son régime alimentaire et son programme d'exercices physiques, en prenant des compléments alimentaires et des médicaments, ou en s'adonnant à des pratiques plus ou moins fondées scientifiquement, comme les bains d'eau glacée, la thérapie par lumière rouge ou encore la plasmaphérèse, une sorte de nettoyage du sang.

La pratique repose en grande partie sur la mesure. Montres connectées, capteurs de glucose, tests du microbiote ou de l'ADN, IRM du corps entier... Chaque paramètre est quantifié et analysé afin d'identifier les points potentiels d'amélioration.

Le phénomène, en vogue sur les réseaux sociaux, connaît un nouvel élan depuis l'essor du mouvement Make America Healthy Again lancé par le ministre de la santé américain, Robert Ken-

nedy Jr. Interviewé le 27 mai par le biohacker Gary Brecka, il a déclaré vouloir élargir l'accès aux thérapies expérimentales en mettant fin à la « guerre » menée, selon lui, par l'autorité de santé contre les « médecines alternatives ».

Du pain bénit pour l'industrie du biohacking et son juteux business. Dave Asprey (1,3 million de fidèles sur Instagram), père fondateur autoproclamé de cette tendance et qui affirme vouloir vivre jusqu'à 180 ans, s'est construit un empire de plusieurs millions de dollars grâce au « Bulletproof Coffee », un café mélangé à du beurre biologique riche en acides gras oméga-3 et à de l'huile de noix de coco. En 2017, il a inauguré aux États-Unis une chaîne de centres de biohacking, Upgrade Labs, accessible sur abonnement mensuel (de 189 à 999 dollars), où l'on retrouve tous les équipements chers aux biohackeurs.

« Vernis de légitimité »

Bryan Johnson commercialise une gamme de vitamines et de compléments alimentaires, des tests pour mesurer sa vitesse de vieillissement, ainsi que son huile d'olive fétiche. Le Néerlandais Wim Hof (3,5 millions d'abonnés sur Instagram), adepte des immersions en eau froide, organise des ateliers payants.

A chaque influenceur sa méthode miracle. Même si, souligne Timothy Caulfield, professeur à la faculté de droit et à l'école de santé publique de l'université de l'Alberta, au Canada, « il existe très peu de données scientifiques fiables pour étayer leurs affirmations ». Cette « scienceploitation », ou exploitation de la science, consiste, explique-t-il, à utiliser le langage de la science pour vendre des produits ou des marques : « L'objectif est de donner à leurs promesses un vernis de légitimité. »

Dans cette industrie, il existe quelques têtes d'affiche féminines, comme Aggie Lal (1,2 million d'abonnés sur Instagram) ou Kayla Barnes-Lentz. A 34 ans sur le papier, mais « 10 de moins » selon son « âge biologique » – l'âge que reflèterait le corps selon l'état de ses fonctions vitales –, cette ex-directrice d'une clinique de longévité, installée à Cleveland (Ohio), observe une routine anti-âge qui n'a rien à envier à ses homologues masculins. « En suivant leurs protocoles, j'ai compris que je devais créer un programme adapté pour les femmes », raconte-t-elle.

Outre une batterie de mesures, cette adepte de l'échange plasmatique thérapeutique, qui dispose d'une chambre à oxygène hyperbare et dine à 15h30 pour favoriser sa digestion, ingère une trentaine de compléments alimentaires par jour. « Ils varient en fonction de mes analyses », précise-t-elle. Sans oublier les séances quotidiennes de sauna « pour leurs bienfaits cardio-vasculaires », un produit dont elle fait commerce avec son mari. A ses 481 000 abonnés sur Instagram, dont 90 % sont des femmes, l'influenceuse, qui espère « vivre au moins jusqu'à 150 ans », distille sa philosophie de vie. Avec la possibilité, pour celles qui sont prêtes à débours 200 dollars par an, de bénéficier d'un accès privilégié à ses conseils. Elles sont quelques centaines à s'être inscrites. ■

DAVE ASPREY VEUT VIVRE JUSQU'À 180 ANS. IL S'EST CONSTRUIT UN EMPIRE DE PLUSIEURS MILLIONS DE DOLLARS GRÂCE À UN CAFÉ MÉLANGÉ À DU BEURRE ET À DE L'HUILE DE NOIX DE COCO

Z. CH. ET N. A. MOUSSA

AU SEIN DES LABORATOIRES PUBLICS, LA RECHERCHE ACADÉMIQUE, MALGRÉ DES FINANCEMENTS PEU ABONDANTS, FOISONNE DEPUIS UNE VINGTAIN D'ANNÉES

mise en forme sur mesure. Les piliers sont toujours les mêmes : nutrition, exercices physiques, bien-être. Mais leurs déclinaisons varient d'un établissement à l'autre.

Ces fondements sont aussi ceux des influenceurs de la longévité qui débattent sur la Toile leurs routines anti-âge miraculeuses. « Au fond, il s'agit souvent de recommandations de bon sens. Nous savons tous à quoi ressemble un mode de vie sain : ne pas fumer, boire de l'alcool avec modération, manger sainement, faire de l'exercice... Mais certains essaient de les enrober d'un vernis de science et de nouveauté pour leur donner un peu de magie », analyse Thomas Caulfield, professeur à la faculté de droit et à l'école de santé publique de l'université d'Alberta (Canada), qui étudie les stratégies de désinformation en matière de santé.

Ce commerce a donné des idées. Des établissements, se fondant sur une offre centrée sur des bilans de santé préventifs, ont émergé. C'est le cas, en France, du centre Zoï, à Paris, qui propose un check-up complet, et où, dans une version moins fournie, et moins onéreuse, de Neko Health à Stockholm et à Londres. Outre-Atlantique, des salles de sport intègrent des programmes de longévité, dans lesquels elles offrent à leurs abonnés la possibilité de réaliser des analyses biologiques et de profiter d'équipements prisés des aspirants à la jeunesse éternelle, comme les cabines de cryothérapie ou de luminothérapie.

L'industrie de la beauté, des centres de soins esthétiques aux géants de la cosmétique, n'échappe évidemment pas à cette tendance marketing. Au salon VivaTech, à Paris, mi-juin, le groupe L'Oréal avait fait de son test de diagnostic biologique de la peau, le Cell BioPrint, développé avec l'entreprise coréenne Nano-Entek, l'une des vedettes de son stand. « À partir des biomarqueurs analysés, il donnera l'âge biologique de votre peau et ses prédispositions à de potentiels désagréments cosmétiques

avant qu'ils ne soient visibles. Cela va plus loin qu'un diagnostic de surface sur les pores ou sur les rides », détaille Paul Tartrat, directeur innovation et beauty tech chez Lancôme, propriété de L'Oréal. La marque prévoit de lancer cette innovation, destinée à répondre aux besoins des consommatrices qui « souhaitent avoir une gestion plus proactive et holistique de leur peau », en mars 2026.

Cet intérêt croissant pour la longévité nourrit celui pour la prévention. Et sur ce point, les laboratoires de biologie comptent ne pas se laisser prendre de vitesse. En France, une offre de tests médicaux accessibles sans ordonnance (donc sans remboursement) fait son apparition. Le laboratoire Eurofins Biomnis en propose depuis 2018 avec sa gamme de biologie préventive Juvenalis. « Je ne suis pas malade, mais suis-je en bonne santé ? Comment optimiser mon état de santé dans un souci de longévité ? De plus en plus de personnes se posent ces questions. Notre volonté est de leur proposer un moyen d'y répondre avec des examens de biologie médicale ciblés, réalisés avec les mêmes exigences que pour n'importe quel patient habituel », explique François Cornu, président d'Eurofins Biomnis.

Les laboratoires Cerballiance, qui proposent déjà depuis plusieurs années des analyses biologiques sans ordonnance par le biais de leur gamme Biopredix, viennent quant à eux de lancer une offre encore plus spécifique, entièrement axée sur la prévention, notamment sur les maladies rénales chroniques et les risques cardio-vasculaires. « Nous avons des outils qui existent, mais nous avons le sentiment qu'ils ne sont pas assez exploités. Notre système de santé a été historiquement focalisé sur le diagnostic et le traitement, délaissant la prévention, qui peut pourtant éviter d'arriver à des stades dramatiques, par exemple dans le cas de l'insuffisance rénale », souligne Laurent Escudie, directeur général de Cerballiance.

Testée dans 18 laboratoires depuis deux mois, cette offre, « qui rencontre un vrai succès, notamment dans les régions où l'accès aux médecins est difficile », affirme-t-il, sera déployée sur l'ensemble des 740 laboratoires du groupe dès octobre. A des tarifs volontairement alignés sur ceux de l'Assurance-maladie. « Ils ne seront malheureusement pas remboursés, mais resteront abordables, assure M. Escudie. Pour un bilan rénal et cardio-vasculaire, nous sommes autour d'une trentaine d'euros. » ■

ZELIHA CHAFFIN

Prochain article L'essor des cliniques ultraluxe de longévité

dinucléotide, plus connu sous son abréviation, NAD+. Si des études scientifiques démontrent que certains d'entre eux peuvent avoir des bénéfices anti-âge potentiels sur les souris, rien ne permet d'affirmer que leurs propriétés s'appliquent aux êtres humains, ni que ces molécules n'auront pas, par ailleurs, des effets secondaires nocifs sur l'organisme.

L'emballlement général a inévitablement produit ses dérives. Aux États-Unis, la start-up Ambrosia, qui proposait à ses clients des transfusions de plasma sanguin provenant de jeunes donneurs âgés de 16 à 25 ans pour la modique somme de 8 000 à 12 000 dollars le litre, a défrayé la chronique en 2019, suscitant une mise en garde de l'autorité de la santé américaine.

Dans un autre registre, la biochimiste Jo Zayner a suscité l'émotion lorsqu'elle s'est injectée en direct, dans l'avant-bras, à l'occasion d'une conférence de biologie synthétique en 2017, une thérapie génique Crispr pour modifier les gènes de ses cellules musculaires. Elle vendait sur Internet des kits Crispr, destinés à bricoler son ADN dans son garage, et a dû interrompre son business peu après, la Food and Drug Administration ayant interdit à la suite de cette affaire la vente de ces packages d'« autoadministration de thérapies géniques ». Son entreprise en vend toujours, mais, officiellement, ils sont seulement destinés à un usage récréatif pour tester le fonctionnement de cette science sur les plantes.

« VERNIS DE SCIENCE »

Au mythe de la fontaine de jouvence s'est peu à peu substitué celui d'une longévité maîtrisée, qui n'empêchera pas indéfiniment de vieillir, mais promet, si ce n'est de reculer l'échéance du trépas, d'atteindre cette nouvelle étape de la vie sans trop de dommages. Car à quoi bon vivre très vieux si une mauvaise santé empêche de profiter des plaisirs les plus anodins ? C'est l'objectif affiché des cliniques de longévité comme La Prairie ou Nescens en Suisse, Sha Wellness Clinic en Espagne ou encore The Longevity Spa en Italie.

Ces établissements privés, qui appliquent les codes de l'hôtellerie de luxe, proposent à leur riche clientèle des cures de longévité à plusieurs dizaines de milliers d'euros en s'appuyant sur des équipements médicaux de pointe. Le tout dans un cadre idyllique. A partir d'une batterie d'exams de santé très poussés, où l'on scrute les moindres paramètres physiologiques du corps jusqu'aux prédispositions génétiques à certaines maladies, ces structures élaborent un programme de re-